

montant à l'échafaud, c'était la réalisation de la pensée de Montfort : faire un peuple de chrétiens, à l'âme simple et vaillante, qui chante et bénit Dieu, partout et toujours, dans le travail, dans la souffrance et au moment de la mort<sup>1</sup>!...

1. Burnichon, S. J.

## CHAPITRE VI

### I

Il entre chez les Missionnaires de Saint-Clément,  
à Nantes.

Il est prêtre! Que va-t-il faire? Que va-t-il devenir?

Dans l'attrait qui pousse les saints vers l'apostolat, il se mêle souvent à de pures lumières quelque chose de confus. Dieu, en leur indiquant ce qu'ils doivent faire, en leur disant, comme autrefois au patriarche : *Sors de ta famille et de la contrée qui t'a vu naître*, leur laisse quelquefois une certaine hésitation sur le pays dont ils doivent faire le théâtre de leur zèle.

Ils vont, comme les Mages, sans savoir où les conduit l'étoile. Et ce n'est souvent qu'après avoir longtemps marché au milieu de ces saintes té-

nèbres, que la Providence, mettant un terme à leur incertitude, leur montre la terre qu'ils doivent cultiver et arroser de leurs sueurs.

Ce fut le sort de notre Bienheureux; il marcha, pendant plusieurs années, comme incertain de sa voie, jusqu'à ce qu'enfin Dieu eût suscité sur sa route un pieux et saint évêque, qui l'agrégea au clergé de son diocèse<sup>1</sup>, et devint pour lui un ami, un père.

Un attrait puissant le poussait à se consacrer aux missions des campagnes, et la suite prouvera combien les desseins de la Providence étaient en harmonie avec les désirs et les aptitudes du saint prêtre.

Le diocèse de Nantes fut le premier théâtre de son zèle.

Sur l'avis de ses directeurs, il entra chez les Missionnaires de Saint-Clément; M. Levêque, qui en était le supérieur, était un des premiers disciples de M. Olier. Celui-ci fut heureux de s'attacher ce jeune prêtre, dont il entendait célébrer partout le zèle, les talents et les vertus.

Les deux missionnaires s'en allèrent ensemble

1. La Rochelle.

faire des missions à la campagne jusqu'à la fin de février 1701.

C'est là que Montfort fit son apprentissage des missions qu'il a continuées jusqu'à sa mort, convaincu par son expérience que nul emploi dans l'Eglise n'est plus agréable à Dieu, plus utile au prochain, plus méritoire pour ceux qui le remplissent dignement.

Montfort apporta dans ses missions le dévouement, l'ardeur qu'il apportait dans tout ce qu'il faisait, et il fit le bien qu'il fera désormais partout et toujours.

## II

Il devient aumônier de l'Hôpital général de Poitiers.

Dans le mois d'avril 1701, il fut invité à la prise d'habit d'une de ses sœurs qui était au monastère de Fontevault, à Poitiers.

Il crut devoir se rendre à cette invitation.

Il fit, comme toujours, le voyage à pied, et en mendiant son pain. Il n'arriva que le lendemain de la cérémonie.

En arrivant, il alla dire la messe à l'hôpital. La piété qu'il apportait toujours dans cette auguste fonction, le profond recueillement avec lequel il passa l'heure entière de son action de grâce, frappèrent les pauvres qui en furent témoins. Sur leurs vives instances, et après avoir obtenu l'autorisation de son évêque<sup>1</sup> et de celui de Poitiers, il devint leur aumônier.

Dans cette nouvelle position, il se dévoua tout entier au bien spirituel et temporel des pauvres. Il rendit à l'hôpital les plus éminents services : il commença par mettre un peu d'ordre dans l'établissement, qui en manquait totalement ; avec le concours de l'administration, il régla l'heure des repas, et la nourriture que chacun devait prendre, selon ses forces et ses besoins.

Toute la ville de Poitiers admira le bon ordre et la propreté que l'aumônier avait mis dans l'hôpital, et les aumônes affluèrent de partout.

Les malades bénirent Dieu de leur avoir donné un si saint homme, qui s'occupait d'eux avec tant de dévouement.

Montfort ne se contenta pas de la fonction d'éco-

1. De Saint-Malo.

nome, il voulut encore être l'infirmier des malades. Jour et nuit, il demeurait auprès d'eux, passant de longues heures à les soulager, à les consoler, à leur procurer la nourriture et les remèdes dont ils avaient besoin. — Il les servait même dans les choses les plus répugnantes à la nature. Il donna la couverture de son lit à un pauvre qui se plaignait du froid, et il n'en demanda pas d'autre pour lui.

On refusa l'entrée de l'hôpital à un inconnu qui avait une maladie contagieuse : à force de prières, Montfort obtint pour lui une chambre retirée, et se chargea entièrement du soin de ce malade.

Un jour qu'il pensait les plaies de ce malheureux, l'horreur le saisit, et il ne put soutenir la vue de ces plaies hideuses... Mais bientôt il se reproche sa faiblesse, et pour s'en punir, il prend le vase où il avait exprimé ce que la parole humaine ne peut même peindre, et l'avale d'un trait !

A partir de ce moment, la nature était vaincue : il n'éprouva plus aucune répugnance dans la suite.

Il s'appliqua surtout aux soins spirituels des

malades : catéchisme, exhortations, instructions publiques et particulières, visites fréquentes des malades, de ceux surtout qu'il fallait préparer à la mort ; rien n'était négligé.

Pendant que le pieux aumônier s'applique avec zèle et succès à soulager les pauvres et les malades, il a la douleur d'apprendre que sa sœur Louise, qui avait été placée dans la communauté de Saint-Joseph, à Paris, se trouve dans le plus grand embarras ; elle va quitter la maison parce qu'elle ne peut plus payer sa pension.

Montfort, qui aimait beaucoup cette sœur, quitte Poitiers et part pour Paris.

A son départ, les pauvres le pleurent comme un père, et se jettent à genoux pour le supplier de revenir au milieu d'eux.

Il fait ce long et pénible voyage à pied, comme toujours, mendiant, au prix des plus rudes humiliations, son morceau de pain et son logement pour l'amour de Dieu, priant, méditant, et répandant partout sur son passage la semence de la divine parole et des bons exemples.

Après mille tribulations, il arrive à Paris, épuisé de fatigues, les pieds ensanglantés.

En s'occupant de sa sœur, Montfort ne veut pas rester oisif : il va se présenter à la Salpêtrière, l'hôpital général de Paris, qui renfermait près de cinq mille malades.

Quelle plus haute idée pourrait-il nous donner de la charité chrétienne !... C'est la passion des grands cœurs de ne vivre que de dévouement, de sacrifices, et de s'approprier la cause des malheureux ! Ils n'attendent pas que les pauvres viennent à eux : ils vont au devant des pauvres, ils devinent leurs besoins, et les entourent des soins les plus tendres et les plus touchants.

Ses services ayant été acceptés, il fit dans cette maison un bien immense ; mais le succès même qu'il obtenait excita contre lui l'envie qui, sous divers prétextes, se glisse parfois dans les cœurs exempts de tout autre vice.

Un jour, en se mettant à table, il trouva sous son couvert un billet dans lequel on lui intimait l'ordre de se retirer.

Renvoyé de la Salpêtrière, et contraint néanmoins de rester à Paris pour assurer la vocation de sa sœur Louise, il ne savait plus que devenir.

Il va trouver un de ses anciens maîtres.

Sa position actuelle, douloureuse et embarrassée, lui faisait espérer, là au moins, une consolation et une lumière... Il fut déçu dans son attente : Dieu, qui voulait que cette grande âme s'appuyât uniquement sur lui, lui ménagea l'épreuve la plus dure et la plus imprévue. Le Sulpicien le reçut avec un visage glacé, et le renvoya sans vouloir ni lui parler, ni l'entendre.

Le Bienheureux avoua depuis que jamais peine ne lui avait été aussi poignante.

Pour le consoler de cet abandon, la Providence lui donna une mission délicate, qu'il remplit à la satisfaction de tout le monde. — Il s'agissait de ramener l'union parmi les frères Ermites du Mont Valérien.

Jaloux de l'édification que donnaient ces bons solitaires, l'esprit mauvais avait réussi à semer la division parmi eux.

Montfort y ramena la paix par ses paroles brûlantes de charité et surtout par ses exemples. Son recueillement, son esprit d'oraison, sa ferveur firent l'édification de ces bons frères. Il suivait leur règlement, se trouvait à tous leurs exercices, et leur donnait l'exemple des plus diffi-

ciles vertus. Ces Ermites si austères ne paraissaient plus l'être devant lui, car à toutes leurs pénitences il ajoutait les siennes. Entre les exercices communs, ils le voyaient à la chapelle toujours à genoux et en oraison, glacé et tremblant, parce que sa pauvre soutane ne pouvait pas le défendre contre l'âpreté du froid.

Frappés de ces grands exemples de vertu, touchés par la grâce et l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur et son humilité, ils ne tardèrent pas à rappeler parmi eux la concorde qui en était bannie.

Après avoir rempli sa mission, il revint à Paris où, après mille démarches, mille difficultés, il eut le bonheur de placer sa sœur Louise chez les religieuses du Saint-Sacrement de Rambervilliers, dans la Lorraine. Elle y fit profession le 2 février 1704, et mourut en 1750, en odeur de sainteté.

Le départ du serviteur de Dieu laissait un grand vide dans l'hôpital de Poitiers. L'évêque, les administrateurs et les pauvres, firent de pressantes démarches pour l'engager à revenir. Son retour fut un véritable triomphe. Un tressaille-



ment de joie passa dans la maison tout entière.

Montfort, lui aussi, fut heureux de se retrouver au milieu de ses pauvres malades. Il reprit sans retard ses fonctions dans la maison, et montra le même dévouement, la même charité que par le passé.

C'est alors que lui vint la pensée de fonder une congrégation de religieuses destinées aux soins des malades et à l'éducation de la jeunesse. Dieu ne lui permettra de réaliser complètement son projet que dix années plus tard, à la Rochelle.

La fille d'un procureur près le tribunal de Poitiers, Marie-Louise Trichet, sollicite la faveur de servir les pauvres ; elle deviendra la fondatrice des religieuses de la Sagesse.

Le 2 février 1703, elle reçoit l'habit religieux, et ne craint pas de porter à travers les rues cette humble et étrange livrée de la pauvreté, la même que portent encore aujourd'hui les Religieuses de cet admirable institut, dont les membres se trouvent partout où il y a une intelligence à diriger, un cœur à former, une souffrance à consoler, une infirmité à guérir.

Deux ans après, Montfort s'attachait le frère

Mathurin, qui fut le premier membre de la communauté des Frères du Saint-Esprit, destinée à l'instruction de la jeunesse et aux travaux manuels.

Après la mort de son saint fondateur, cette congrégation, par les soins de M. Deshaie, fut divisée en deux branches : l'une devint la congrégation florissante des Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel, et l'autre, la communauté des Frères coadjuteurs de la Compagnie de Marie.